

ans de \$9,000,000 à \$18,000,000. Ce haut montant irait enrichir le cultivateur, et par lui, toute la population. Cet énoncé n'est pas d'un homme ignorant de son sujet, et qui ne connaît pas la statistique. Ces principes sont soutenus par des hommes compétents, qui sont dans cette ligne depuis des années, ils vous disent : Si vous faites ce que nous vous demandons, vous doublerez en 3 ou 4 ans les exportations de la Puissance. N'est-il pas juste de conserver à nos cultivateurs ce marché ? Ce pays est mon pays d'adoption, et j'en suis fier. Pourquoi n'exportons-nous que 2 pour 100 du beurre consommé en Angleterre ? Pourquoi ce pays l'achète-t-il du Danemark au lieu du Canada ? Parce que nous ne donnons cette question l'attention qu'elle mérite. Je suis protectionniste, et vous ne nous donnez pas de protection pour nos produits de ferme ; la première que je demande est de nous protéger contre nous-mêmes. Payez la police, nous, nous ferons l'ouvrage, et nous prospérerons tous.

La professeur BARNARD :—

Il est reconnu que depuis quatre ans le comité d'agriculture de la chambre des Communes a fait beaucoup pour la cause agricole dans le pays. Je me rappelle que je fus invité à me rendre ici, il y a quelques années ; il s'agissait d'avoir une ferme expérimentale. L'entreprise demandait une connaissance approfondie des affaires, du tact et de l'intelligence pour la conduire à bonne fin ; et mon ami admettra sans peine avec moi, que le comité d'agriculture d'Ottawa s'en est acquitté honorablement. Je mentionne le fait, pour rendre justice à qui de droit. Maintenant, nous ne nous présentons pas ici en qualité de mendiants des différentes provinces, pour vous dire : "Messieurs, nous sommes incapables de nous acquitter de notre tâche et nous vous prions de la remplir pour nous." Non, le résultat d'une société établie à Ottawa, serait de forcer les différents corps d'associations provinciales à faire deux et trois fois plus dans l'avenir qu'ils n'ont fait par le passé, en créant une saine rivalité entre elles. Il reste encore beaucoup de connaissances à acquérir, d'expériences à tenter ; toutes seront utiles au Canada. Nous avons besoin d'hommes dans le pays, qui nous apprennent à nourrir nos vaches à un quart de centin de moins par jour, que nous ne le faisons aujourd'hui. Calculez le nombre de vaches qu'il y a dans le pays, et vous verrez le profit d'une seule journée. Il ne s'agit plus d'un quart de centin, mais de plusieurs centins. Je donne cela comme exemple, car l'expérience en a été faite l'hiver dernier. Je vous prouverais, si nous en avions le temps, que nous pouvons avoir du lait l'hiver à des prix aussi réduits que l'été, si nous nous en donnions la peine. Maintenant, comme je le disais, hier soir, en présence du comité, si nous convoquions en assemblée les cultivateurs intelligents, entendez-bien, laissant de côté les autres ; si, dis-je, nous informions ces cultivateurs intelligents du pays, que nous pouvons avoir du lait à aussi bon marché l'hiver que l'été, ces bonnes gens riraient de nous. Pourtant, c'est un fait qui ne peut être contredit. Nous en avons les preuves ; ainsi donc, messieurs, celui qui nous apprendra à nourrir nos animaux à meilleur marché, à avoir du lait en abondance, ne travaillera pas seulement au bien local, mais à la prospérité fédérale.

Je passe à une autre question sur laquelle, il me semble, on n'a pas assez insisté. C'est que, sur les marchés étrangers, avec une forte compétition, les produits canadiens l'ont emporté sur les produits américains. Mais les Etats-Unis prétendent prendre leur revanche. En voyant notre crédit s'établir sur le marché de Londres, le gouvernement américain a voté \$15,000 qui doivent être distribués entre chaque Etat de l'Union, pour faire des expériences au profit de l'industrie laitière. Pour quelle raison ? Parce que sur le marché de Londres le fromage canadien obtient un meilleur prix que le fromage américain. Ceci nous montre, messieurs, ce que nous avons à faire si nous voulons maintenir notre crédit. Quoique notre fromage soit très bon, il faut rivaliser avec les Etats-Unis, et ils ont l'intention de l'emporter sur nous, non seulement sur le marché anglais, mais sur tous les marchés du monde. Comme vous le voyez, nous avons un rude combat à soutenir. Vous le savez, la valeur du beurre importé en Angleterre est 4 ou 5 fois celle du fromage. Quelle part y avons-nous ? Il a été constaté que nous n'exportons que 2 pour 100 ; cependant, ce n'est pas même 2 pour 100 de la consommation du peuple anglais ; et pour-